Aristide citateur, exégète, commentateur et critique dans le *Discours égyptien* (or. 36)

Fabrice Robert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/449>

DOI : 10.4000/kentron.449

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 35-54

ISBN : 978-2-84133-506-0

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Fabrice Robert, « Aristide citateur, exégète, commentateur et critique dans le *Discours égyptien* (or. 36) », *Kentron* [En ligne], 30 | 2014, mis en ligne le 19 décembre 2016, consulté le 16 novembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/449> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.449>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

ARISTIDE CITATEUR, EXÉGÈTE, COMMENTATEUR ET CRITIQUE DANS LE *DISCOURS ÉGYPTIEN* (OR. 36)

Du sophiste Ælius Aristide, qui vécut en Asie Mineure au II^e siècle après J.-C., nous a été transmis un corpus relativement important en comparaison du sort réservé à l'œuvre de la plupart de ses contemporains du courant de la Seconde Sophistique¹. Or, figure parmi ce corpus un texte atypique, étonnant et original à maints égards : sobrement intitulé *Αἰγύπτιος*, *Discours égyptien*, il paraît n'être en réalité rien moins qu'un discours, et quoique la rhétorique y soit présente à plus d'un titre – notamment dans l'utilisation des techniques de réfutation – il ne s'agit aucunement d'une production oratoire telle qu'on l'eût pu attendre d'un sophiste et qu'on l'entend traditionnellement à propos des compositions de cette époque².

Le prologue révèle d'emblée une situation de communication particulière : Aristide s'adresse à un destinataire unique et annonce que son texte constituera une réponse développée et détaillée à une question que son interlocuteur lui a posée, mais à laquelle il n'a pas eu le temps de répondre comme il se devait :

Ἄπρῳν ἤρου με περὶ τοῦ Νεῖλου, ἐπειδὴ σοι διὰ βραχέων καὶ ἐπιπολῆς ἀπεκρινάμην καὶ ἅμα οἱ ἐπεισελθόντες ἀφείλοντο, ἐβουλήθην ἀναλαβὼν διελθεῖν σοι καὶ ὥσπερ ἄλλο τι χρέος ἀποδοῦναι πάντα τὸν λόγον · εἰρήσεται δὲ καὶ ταῦτα ὡς δυνατὸν ἐν βραχυτάτοις.

La question que tu m'as récemment posée à propos du Nil, comme je n'y ai répondu que brièvement et superficiellement et qu'en même temps nous fûmes interrompus par les visiteurs, j'ai voulu la reprendre pour la traiter entièrement et te livrer, comme n'importe quelle autre dette, l'exposé complet ; mais même cela, je le dirai aussi brièvement que possible³.

1. Pour l'édition de référence de l'œuvre d'Ælius Aristide, cf. les deux ouvrages complémentaires de Keil 1898 et Lenz & Behr 1976-1980. La seule traduction intégrale, en anglais, a été réalisée par Behr 1981-1986.
2. On trouvera le texte grec du *Discours égyptien* (or. 36) dans Keil 1898, 264-303 ; pour la traduction anglaise, cf. Behr 1986, 193-222. Le caractère insolite et original de ce texte explique que peu de pages lui aient été consacrées jusqu'ici dans les travaux sur Aristide ou la littérature d'époque impériale. Cf., par exemple, les quelques remarques de Boulanger 1923, 161 et de Reardon 1971, 123 et 224.
3. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 1. Toutes les traductions sont nôtres.

Que ce prologue révèle ou non une situation de communication épistolaire, voilà qui n'est pas à examiner ici. Mais ce qu'il importe de noter, c'est que la deuxième personne du singulier disparaît complètement après la fin de ce préambule, qui semble n'avoir d'autre vocation que celle de servir d'écrin à ce qu'on pourrait considérer comme une dissertation géographique savante. C'est pourquoi le substantif λόγος, qui désigne ici de façon cataphorique la suite du texte, ne saurait être traduit par « discours », car ce terme s'appliquerait mal à une composition si éloignée de la forme oratoire traditionnelle. Certes, l'Αἰγύπτιος se substitue, d'après le préambule, à des paroles qui n'ont pas été prononcées, et c'est sans doute à dessein qu'Aristide emploie le substantif λόγος, en jouant sur l'amphibologie du mot, car le contenu de la suite invite plutôt à doter ce dernier de sa signification de « construction rationnelle et organisée », d'où notre choix de la traduction par « exposé », qui s'applique bien à une démonstration structurée d'ordre scientifique⁴.

Le sujet de cet exposé est indiqué dès l'ouverture : περὶ τοῦ Νείλου, « à propos du Nil ». Aristide avait effectué un séjour d'une année environ en Égypte, probablement en 141 / 142⁵, et son ami s'enquérissait sans doute de ses observations de voyageur. Le sophiste ajoute ensuite qu'il avait collecté sur place une mine d'informations de toutes natures sur l'Égypte, mais que l'intégralité de ses notes a ensuite malheureusement été « perdue » – ou plutôt « détruite », selon notre interprétation⁶. Seules lui sont restées accessibles les données lui permettant de traiter une question spécifique :

-
4. La présence du même substantif λόγος dans le titre des *Discours sacrés* suscite le même type d'embarras, dans la mesure où l'ensemble des textes réunis sous ce titre constitue une œuvre anormale, fort éloignée des codes de la production oratoire canonique. Pour une réflexion à ce sujet, cf. en dernier lieu Pernot 2002.
 5. Pour la date de ce séjour, cf. Behr 1968, 14-17 (notamment 15, n. 44).
 6. Cf. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 1 : [...] καὶ μέχρι τῆς Αἰθιοπικῆς χώρας προελθὼν καὶ αὐτὴν διερευνησάμενος Αἴγυπτον τετράκις τὸ σὺμπαν καὶ παρείς οὐδὲν ἀνεξέταστον, οὐ πυραμίδας, οὐ λαβύρινθον, οὐχ ἱερόν, οὐχὶ διώρυχας, ἀλλ' ὥν μὲν ἐν ταῖς βύβλοις τὰ μέτρα ὑπῆρχεν ἐκείθεν πορισάμενος, ὥν δὲ μὴ ἔξ ἐτοίμου λαβεῖν ἦν ἐκμετρήσας αὐτὸς μετὰ τῶν παρ' ἐκάστοις ἱερέων καὶ προφητῶν, εἴτ' οὐκ ἐδυνήθην αὐτὰ σοὶ διασώσασθαι, τῶν ὑπομνημάτων διαφθαρέντων ἃ τοῖς παισὶ προσέταξα ποιεῖσθαι / « Bien que je me sois avancé jusque sur le territoire éthiopien, que j'aie exploré à quatre reprises l'Égypte elle-même dans son ensemble et qu'il ne soit rien que j'aie négligé d'examiner, ni des pyramides, ni un labyrinthe, ni un temple, ni des canaux, mais que tantôt, pour les monuments dont les mesures étaient contenues dans les livres, je me les sois procurées de cette manière, tantôt, pour ceux dont je ne pouvais obtenir les mesures immédiatement, je les aie moi-même prises, avec l'aide des prêtres et des interprètes de chaque endroit, je n'ai pu ensuite conserver pour toi ces renseignements, étant donné que les notes que j'avais ordonné à mes esclaves de confectionner ont été détruites ». C'est le rapprochement avec un épisode de sa vie qu'Aristide narre dans le *Discours sacré IV* (or. 50), 105, qui nous conduit au choix d'une traduction de διαφθεῖρειν par « détruire », et non « perdre » : durant l'été 146, la propriété que le sophiste avait acquise au Lanéon – et qui avait précisément été achetée en son nom, alors qu'il était en Égypte – fut mise à sac par des Mysiens. Nous supposons donc qu'une partie de ses notes a pu n'être pas simplement égarée, mais bel et bien détruite au cours de cet acte de vandalisme. Qu'étaient ces

[...] τοῦτό γ' ἂν ἔχοιμι τὸ ἐν τε καὶ μικρὸν ἐρώτημα ἐπιλῦσαι, τὸ πῶς ὁ Νεῖλος ἀνέρχεται καὶ τίς ἡ πρόφασις τοῦ τάναντία αὐτὸν πεπονθῆναι τοῖς ἄλλοις ποταμοῖς περὶ τὰς ὥρας τοῦ ἔτους.

Voici assurément la seule petite question que je pourrais résoudre : pourquoi le Nil entre-t-il en crue et pour quelle raison connaît-il un sort contraire à celui des autres fleuves relativement aux saisons de l'année⁷ ?

De fait, à partir du § 3, nous lisons un exposé scientifique en bonne et due forme, traitant de cette unique question de l'origine des crues du Nil. Ce traité très clairement structuré se nourrit de l'érudition d'Aristide, qui aborde tour à tour chacune des explications antérieurement proposées, et qui rapporte, examine et réfute de façon systématique chaque opinion dans une démonstration très serrée. Voici le plan de l'exposé :

- § 1-2 **Exorde**
- § 3-103 **Démonstration**
- § 3-40 **I. Trois opinions antérieures à Hérodote**, rapportées de manière anonyme
 - a. § 3-12 : la crue est provoquée par les vents étiéniens qui soufflent en sens inverse du courant du Nil (Thalès)
 - b. § 13-18 : la crue provient de la fonte des neiges (Anaxagore)
 - c. § 19-40 : la crue provient de pluies abondantes dans le sud de l'Égypte (Démocrite)
- § 41-63 **II. Opinion d'Hérodote** : la course du soleil fait baisser le niveau du Nil en hiver
- § 64-84 **III. Opinion d'Éphore** : en raison du soleil, l'eau accumulée dans le sol poreux des terres qui entourent le Nil déborde
- § 85-96 **IV. Opinion d'Euthyménès** (transmise par Éphore) : l'explication du phénomène géographique original de la crue du Nil résiderait dans le fait que la mer qui borde la Libye serait constituée d'eau douce
- § 97-99 **V. Dernière opinion**, sans paternité explicitée : la crue est occasionnée par une chaleur excessive dans la région des sources du Nil (Diogène d'Apollonie)
- § 100-103 **Récapitulation** des opinions relatées et combattues, et des arguments avancés

ὑπομνήματα ? Dorandi 2000, 91, a montré que ce substantif désignait, dans le domaine du livre, une « ébauche », un « brouillon ». Plus généralement, son étymologie rend ce mot apte à désigner tout objet servant de support à une remémoration ultérieure. Dans ce cas précis, il semble s'appliquer à des documents sur lesquels des esclaves auraient recopié au propre les notes prises sur le vif par le sophiste au cours de son voyage, documents dont Aristide pouvait avoir l'intention de se servir ensuite comme source de matériaux pour la composition d'un ouvrage – c'est du moins ainsi qu'il le présente. À ce sujet, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage, Robert 2012, 594 sq.

7. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 2.

- § 104-113 **Partie surnuméraire**, qui s'enchaîne avec ce qui précède comme une hyperbate démonstrative: **Homère** et les informations qu'il transmet sur l'Égypte
- § 114-125 **Péroration** en forme d'**éloge du Nil** (tonalité épictictique très nette ici)

La structure doxographique de l'exposé est étroitement comparable à celle du livre IV des *Questions naturelles* de Sénèque, dans lequel le savant latin examine justement le même problème de l'origine des crues du Nil. Ce livre est malheureusement mutilé – la fin en a été perdue – mais la portion que nous pouvons encore en lire relève de la même démarche et des mêmes procédés: après avoir annoncé son sujet à son destinataire Lucilius (4, 1) et s'être livré à une description du Nil, de son tracé, de sa crue, de ses bienfaits et du Delta (4, 2, 1-16), Sénèque expose tour à tour, pour les réfuter, les théories avancées par Anaxagore (4, 2, 17-21), Thalès (4, 2, 22-25), Cénopide de Chio (4, 2, 26-27) et Diogène d'Apollonie (4, 2, 28-30)⁸.

Ainsi, le projet et la démarche doxographiques d'Aristide sont tels que notre auteur recourt constamment à la pratique de l'intertextualité. Dès lors, il semble intéressant d'observer la manière dont le sophiste intègre à son exposé les opinions de ses prédécesseurs. Dans un premier temps, nous nous intéressons à l'aspect purement formel de ces emprunts: Aristide cite-t-il ou paraphrase-t-il? Quelles marques d'insertion d'un discours hétérogène utilise-t-il ou laisse-t-il apparaître? Mentionne-t-il la source à laquelle il emprunte? Notons au passage que les procédés mis en évidence ici fournissent un aperçu assez représentatif de la manière habituelle dont Aristide réalise des emprunts intertextuels dans le reste de son œuvre. Dans un second temps, nous examinerons les modalités de traitement et d'utilisation de ces emprunts, afin de mettre en évidence la fonction que le sophiste leur assigne et le statut qu'ils revêtent dans l'élaboration de son raisonnement.

Les formes de l'intertextualité

La citation littérale

Comme l'expliquent G. Genette ou A. Compagnon⁹, la forme d'intertextualité la plus explicite est la citation littérale, qui consiste à inclure dans un texte une portion textuelle d'origine étrangère. D'après la typologie et les normes modernes, ce type d'emprunt suppose un respect scrupuleux du texte d'origine, ainsi que certaines conventions, notamment la délimitation du segment cité et l'identification de la source. Mais la pratique citationnelle ne jouissait pas de la même rigueur chez les Anciens, qui pouvaient reprendre le texte d'un auteur antérieur sans spécifier sa

8. Cf. l'ouvrage récent de Desgrugillers-Billard 2008.

9. Cf. Genette 1982, 8; Compagnon 1979, 54.

paternité, voire sans signaler l'emprunt, et qui s'autorisaient également certaines déformations du texte originel¹⁰.

Dans le *Discours égyptien*, seuls les emprunts à des poètes peuvent être appréhendés comme des citations littérales. Lorsqu'il aborde la théorie d'Anaxagore, Aristide ne mentionne pas le nom de ce savant, mais rapporte son opinion à travers les trois premiers vers de l'*Hélène* d'Euripide¹¹ :

“Ετερον δ’ ἐξεταστέον ἄνδρα τε καὶ λόγον, ὃς φησιν ·

Νείλου μὲν αἶδε καλλιπάρθενοι ῥοαί,

ὃς ἀντὶ δίας ψακάδος Αἰγύπτου πέδον

λευκῆς τακείσης χιόνος ἀρδεύει γῆας.

Πῶς οὖν, ὦ σοφώτατε Εὐριπίδη, λευκῆς τακείσης χιόνος ἀρδεύει Νεῖλος Αἰγύπτου γῆας;

Mais il faut examiner un autre auteur et une autre opinion, qui dit :

« Voici les flots, habités de belles Nymphes, du Nil

Qui, au lieu de la pluie de Zeus, la plaine d'Égypte

Sur des arpens arrose, lorsque fond la blanche neige ».

Comment donc, très savant Euripide, lorsque fond la blanche neige, le Nil arrose-t-il les champs d'Égypte¹² ?

L'emprunt est ici explicite, et la citation clairement exhibée comme telle : elle est annoncée par la proposition subordonnée relative contenant un verbe de déclaration (ὃς φησιν), identifiée par l'apostrophe qui suit directement (ὦ σοφώτατε Εὐριπίδη), et peut être délimitée aisément du fait qu'un net décrochage énonciatif s'opère après le verbe φησιν, grâce au surgissement du rythme iambique et à la présence d'un déictique comme αἶδε, dont le référent ne peut se trouver dans la strate discursive aristidienne. Notons toutefois qu'Aristide substitue ἀρδεύει au verbe ὑγραίνει transmis par les manuscrits d'Euripide ; cette substitution, qui respecte parfaitement le schéma métrique, indique soit une citation de mémoire, soit le recours à une source appartenant à une branche perdue de la tradition.

10. Ces normes ont fait l'objet de travaux récents ; cf. notamment De Vivo & Spina 1992, Darbo-Peschanski 2004 et Nicolas 2006. Nous avons proposé une synthèse de ces études sur la pratique citationnelle dans l'Antiquité dans notre ouvrage Robert 2012, 34-45.

11. Dans cette section qui traite de l'intertextualité d'un point de vue formel, nous adoptons le code typographique suivant : nous distinguons le contenu des paroles rapportées – qu'elles prennent la forme de citations ou de paraphrases – à l'aide de caractères gras ; les mots indiquant l'insertion d'un emprunt sont imprimés en caractères italiques ; enfin, nous soulignons les marques d'identification des sources. Ainsi voulons-nous rendre plus immédiatement perceptible, dans le texte grec, le fonctionnement de l'emprunt.

12. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 13 ; Euripide, *Hélène*, 1-3.

De manière générale, le *modus operandi* est le même pour les citations homériques faites par Aristide dans l'avant-dernière partie de son texte, lequel commence ainsi :

Καὶ μὴν οὐδ' Ὅμηρος ἀξιόπιστος λέγων · Ἄψ εἰς Αἰγύπτῳ διπετέος ποταμοῖο.

En vérité, même Homère n'est pas digne de foi quand il dit : « En arrière vers [les flots] d'Égyptos, le fleuve qui vient de Zeus »¹³.

Nous retrouvons ici le nom de l'auteur, ainsi qu'un verbe de déclaration introduisant la citation du vers 581 du chant IV de l'*Odyssée*. La littéralité est respectée, et le vocabulaire ainsi que les traits de langue homérique suffisent à indiquer le début de la citation et à la délimiter sans qu'il soit besoin de précision supplémentaire. Les mêmes éléments peuvent être mis en valeur dans la suite, lorsqu'Aristide cite le vers 357 de ce même chant ; c'est cette fois une exégèse, remplaçant la citation dans son contexte, qui marque la fin de celle-ci :

[...] Ὅμηρος [...] προσέθηκεν · Ἦι λιγὺς οὖρος ἐπιπνέησιν ὀπισθεν, τῇ νηὶ δὴ λέγων τῇ πλεούσῃ.

Homère ajouta : « sur lequel souffle par l'arrière une brise harmonieuse », en parlant d'un bateau qui navigue¹⁴.

Dans l'intervalle, le sophiste a examiné la portée d'une formule homérique de deuxième hémistiché, que l'on rencontre pour la première fois au vers 544 du chant I de l'*Iliade*. Or, il s'avère intéressant d'observer les deux citations qu'en fait le sophiste :

[...] ἐπεὶ καὶ πατέρα αὐτὸν ἀνδρῶν τε θεῶν τε καλοῦμεν Ὅμηρον καὶ τοῦτο τὸ ῥῆμα φθεγγομένου...

[...] puisque nous l'appelons aussi le « père des hommes et des dieux », Homère utilisant précisément cette expression...¹⁵

Καὶ μὴν εἴ γε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε ἔστιν ὁ Ζεὺς...

En vérité, si Zeus est bien le « père des hommes et des dieux »...¹⁶

Le génitif absolu du premier extrait non seulement identifie la source du texte cité, mais insiste encore sur la littéralité de la citation (Ὅμηρον καὶ τοῦτο τὸ ῥῆμα φθεγγομένου). Il est intéressant de noter la modification flexionnelle qui, dans

13. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 104 : *Odyssée*, IV, 581.

14. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 106 : *Odyssée*, IV, 357.

15. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 104.

16. *Ibid.*, 105.

le premier extrait, permet l'insertion syntaxique de la portion hétérogène dans l'énonciation du discours citant : πατήρ devient πατέρα (attribut du COD αὐτόν). Ce type d'adaptation est fréquent dans la pratique citationnelle antique¹⁷. Dans le second extrait, la citation est reprise, mais plus aucune marque d'identification ni de délimitation ne l'accompagne, car c'est désormais inutile.

Il faut signaler par ailleurs une citation homérique qui n'est ni identifiée, ni même signalée par Aristide. Voici en effet comment le sophiste ménage la transition entre les deux parties consacrées à Hérodoté et à Éphore :

Ἄλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι, Ἐφόρου δὲ τοῦ φιλοσόφου καὶ σοφοῦ **κόσμον ἄεισον**, ὃ κεκόσμηκεν ἀνὴρ αὐτόν τε καὶ τὴν συγγραφὴν.

« Mais allons donc, change de sujet », et « chante la beauté » d'Éphore, philosophe et sage, dont l'homme [Hérodoté] a embelli son ouvrage et lui-même¹⁸.

On y reconnaît sans ambiguïté une formule homérique utilisée par Ulysse pour commander à l'aède Démodocos un nouveau sujet de chant au cours du banquet chez les Phéaciens : Ἄλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον / « Mais allons donc, change de sujet et chante la construction du cheval »¹⁹. En raison de la forme verbale ἄεισον propre à la langue épique, le lecteur d'Aristide ne pouvait ignorer la présence d'un emprunt. Pourtant, le sophiste ne le signale pas, et il semble au contraire chercher à incorporer parfaitement la citation dans sa propre strate discursive.

Enfin, certains emprunts semblent se présenter sous la forme de citations, mais s'agissant de textes perdus, il s'avère impossible d'en évaluer la littéralité et l'exactitude. Tel est le cas d'une référence à Pindare :

[...] Αὐτίκα Πινδάρῳ πεποιήται [...] ὁ ἔλεγχος · φησὶ γὰρ **Αἰγυπτίαν Μένδητα παρὰ κρημνὸν θαλάσσης**.

Pindare est aussitôt réfuté, car il dit : « Mendès d'Égypte, au bord de la falaise de la mer »²⁰.

Le sophiste signale l'identité de la source à laquelle il emprunte, et le discours rapporté introduit par φησὶ ressemble bien à une citation littérale, d'autant que le génitif θαλάσσης présente une forme dialectale et que le segment emprunté ne

17. Outre les ouvrages dont les références sont données *supra*, n. 10, cf. à ce sujet par exemple Romilly 1985 et Pernot 2006, 129-175.

18. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 64.

19. *Odyssée*, VIII, 492. Cf. une réutilisation détournée similaire de la même formule homérique chez Aristide, *Sur la remarque en passant* (or. 28), 75.

20. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 112 : Pindare, fr. 241 T.

comporte pas de verbe conjugué, ce qui fait qu'il semble exhibé comme tel. En outre, du fait du schéma métrique qui engendrait à la fois un rythme et un cadre mémoriel, les citations poétiques avaient traditionnellement tendance à être littérales, bien plus fréquemment et systématiquement que les citations prosaïques en tout cas²¹. Toutefois, ce segment n'appartient pas aux œuvres de Pindare qui nous ont été transmises, c'est pourquoi il a été relevé comme fragment et ne permet pas de confrontation pour en établir la littéralité. Il en va de même de deux références à la théorie d'Éphore :

Πῶς οὖν αἱ πόρρω τοῦ Νείλου, φησί, λίμναι πληροῦνται, εἴπερ ἐξ ὀμβρῶν ἡ χιόνος λυθείσης αἴρεται;

« Comment se fait-il donc, dit-il, que les lacs qui sont loin du Nil se remplissent, si vraiment il croît sous l'effet de pluies ou de la fonte de la neige ? »²².

Ἀραιὰ γὰρ ἡ Αἴγυπτος καὶ ῥαδία λιβάδας διαδοῦναι.

C'est que « l'Égypte est étroite et permet un écoulement aisé des courants »²³.

Dans le premier cas, la construction du verbe φησί en incise incite à supposer que le texte qui l'entoure peut être une citation directe²⁴. L'auteur de cette déclaration est identifié au préalable, dans ce qui précède, par l'apostrophe périphrastique ὃ σοφίας κεφάλαιον / « ô sommet de sagesse »²⁵. Dans le second cas, c'est la stratégie argumentative qui conduit à supputer une citation : Aristide est en train de réfuter la théorie d'Éphore, et cette phrase, contraire au sens de sa démonstration, mais conforme à l'opinion qu'il combat, intervient brutalement au milieu de son raisonnement. La particule γὰρ servirait alors, comme souvent dans les réfutations, à introduire une citation de l'adversaire, avec une valeur que l'on peut gloser ainsi : « Je dis cela, car mon adversaire a déclaré : ... ». Toutefois, le texte d'Éphore n'ayant pas été conservé, aucune vérification n'est possible, donc aucune certitude permise. Seul, le parallèle avec le traitement des emprunts à Hérodote conduit à supposer, comme nous allons le voir, que les mentions de la théorie d'Éphore sont peut-être plutôt des paraphrases ou des citations reconstruites. Cette manière de procéder correspondrait en outre à la manière habituelle des Anciens, comme on peut l'observer par exemple chez

21. Cf. les études réunies dans De Vivo & Spina 1992.

22. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 70.

23. *Ibid.*, 78.

24. C'est également l'interprétation des *FGrH*, qui, dans la section consacrée aux fragments d'Éphore (n° 70), reproduisent, à propos du livre XI des *Histoires*, de longs extraits du *Discours égyptien* d'Aristide (F65f) et qui impriment notamment ces lignes du § 70 comme s'il s'agissait d'une citation littérale. Il en est de même de notre second extrait, issu du § 78.

25. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 70.

Athénée de Naucratis, qui, dans ses *Deipnosophistes*, fait des citations d'extraits poétiques, mais propose des reformulations-paraphrases des extraits prosaïques.

La reformulation paraphrastique

Outre les citations poétiques et les quelques cas douteux, les références aux théories antérieures sur la crue du Nil prennent le plus souvent la forme de paraphrases, dans lesquelles Aristide présente une reformulation synthétique de l'opinion ou d'une partie de l'opinion qu'il s'apprête ensuite à réfuter. Sa démarche est relativement homogène : il recourt en général à un discours indirect, construit à l'aide d'un verbe de déclaration – dans la majorité des cas φάναι – suivi d'une proposition infinitive, plus rarement d'une subordonnée complétive introduite par ὅτι. En voici quelques exemples :

Ἵωμεν δὲ ἐπὶ τὴν τῶν πολλῶν δόξαν ἥδη καὶ τοὺς χαρίεντας τοὺς πεποιηκότας αὐτῆν, οἳ φασιν ὑεῖν περὶ τοὺς ἄνω τόπους, ὅταν ὦσιν ἐτησῖαι, καὶ τὰ νέφη παρ' ἡμῶν ἐλαυνόμενα ἐκεῖ καταρρήγνυσθαι, ἐκ δὲ τῶν ὀμβρῶν τὸν Νεῖλον πληρούμενον εἰκότως μείζω τοῦ θέρους ἢ τοῦ χειμῶνος εἶναι.

Passons à présent à l'opinion de la majorité et aux habiles gens qui l'ont élaborée, lesquels affirment qu'il pleut dans les régions du Sud lorsqu'il y a les vents étiens, que les nuages qui sont poussés depuis chez nous éclatent là-bas et que c'est vraisemblablement parce qu'il est rempli sous l'effet des pluies que le Nil est plus haut en été qu'en hiver²⁶.

Φησὶ δ' εἴ τι μεμνήμεθα, ἀπελαυνόμενον τὸν ἥλιον ὑπὸ τῶν ἐνταυθοῖ χειμῶνων ἔρχεσθαι τῆς Λιβύης τὰ ἄνω καὶ τήκειν τὸ ὕδωρ, τήκοντα δὲ ἐλάττω ποιεῖν τὸν Νεῖλον τοῦ χειμῶνος ἢ τοῦ θέρους.

Il affirme, si nous en avons quelque souvenir, que le soleil, poussé au loin par les tempêtes d'ici, parvient dans les régions au sud de la Libye et fait s'évaporer l'eau, et qu'en la faisant s'évaporer il rend le Nil plus bas en hiver qu'en été²⁷.

[...] Εἰ μὲν οὖν καὶ αὕτη μεταξὺ Λιβύης καὶ Ἀραβίας ἐστὶν ἡ γῆ ἢ κοιλοτέρα τῆς ἄλλης ἀπάσης, δώμεν ἀληθῆ λέγειν Ἐφορον · καίτοι τοσοῦτόν γε ψεύδεται, εἰπὼν μὴ δεῖν ἄλλοθι ζητεῖν, μὴ γὰρ εἶναι ταῦτόν.

Si cette terre se trouve précisément entre la Libye et l'Arabie ou qu'elle soit plus poreuse que toute autre, concédons qu'Éphore dit vrai ; cependant, il ment du moins pour autant qu'il affirme qu'il ne faut pas chercher [ce phénomène] ailleurs, car il n'est pas le même²⁸.

26. *Ibid.*, 19.

27. *Ibid.*, 41.

28. *Ibid.*, 82.

Ἐτέρου δ' εἴρηται λόγος μικτός. [...] Φησί δὲ ταύτας [τάς τοῦ Νείλου πηγάς] καομένας τοῦ θέρους ἔλκειν ἐφ' αὐτάς τὸ πλησίον ὑγρὸν καὶ συνιόντος ὕδατος πολλοῦ πληροῦσθαι, καὶ τοῦτ' εἶναι τοῦ ποταμοῦ τὴν ἀνάβασιν.

Un autre a prononcé une explication hétéroclite. Il affirme que celles-ci [sc. les sources du Nil], du fait qu'elles sont chauffées en été, attirent à elles l'humidité qui est à proximité et se remplissent d'une grande quantité d'eau amassée, et qu'alors se produit la montée du niveau du fleuve²⁹.

La tournure au discours indirect signale une reformulation des propos de la source, destinée à présenter de façon claire et synthétique l'opinion examinée. Quand il est possible de comparer avec la source, on constate effectivement qu'Aristide ne reproduit pas un passage précis, mais élabore une paraphrase résomptive : ainsi en est-il du deuxième extrait ci-dessus, qui résume la théorie exposée par Hérodote dans les § 24-27 de son livre II. Le texte d'Éphore, auquel le sophiste se réfère dans le troisième extrait, est perdu. Quant au premier et au dernier extraits, ils ne contiennent que des identifications très vagues, Aristide se contentant de pronoms indéfinis (τῶν πολλῶν ; ἑτέρου) et de périphrases (τοὺς χαρίεντας τοὺς πεποιηκότας αὐτήν) pour introduire des opinions qu'il met ainsi au premier plan, en laissant dans l'obscurité leurs sources, respectivement Démocrite et Diogène d'Apollonie.

Les cas intermédiaires

La répartition entre citation littérale et paraphrase n'est cependant pas toujours aussi nette, et l'emprunt revêt parfois dans le *Discours égyptien* des formes intermédiaires. Il arrive ainsi qu'Aristide reprenne précisément, dans un discours indirect, les mots, voire la syntaxe d'un passage précis de sa source. Là encore, c'est dans la partie consacrée à Hérodote qu'il s'avère possible de repérer ce phénomène, puisque la source d'Aristide nous est conservée. Deux cas sont particulièrement frappants³⁰ :

Ar., or. 36, 46 : Ἀλλὰ γὰρ εὐφημότατα καὶ κάλλιστα εἰρηκῶς Ἡρόδοτος περὶ Αἰγύπτου καὶ Νείλου ὀλίγα τῶν ἀληθῶν εἰρηκέναι κινδυνεύει, [...] οἷον ἢ ὡς ὑπὲρ Ἡλίου πόλιν τεττάρων ἡμερῶν πορεῖαν αὐθις εὐρεῖα Αἴγυπτος, ἢ γε οὕτως εἰς στενότερον αἰεὶ κλείεται καὶ πρὸς γωνίαν ὥστε ὁ Νεῖλος εἰς αὐτὴν ὑπερβάλλει δι' ἀμφοῖν τῶν ὁρῶν ἤδη συμπεπτωκότων.

Hdt, II, 8 : [...] Τὸ ὥν δὴ ἀπὸ Ἡλίου πόλιος οὐκέτι πολλὸν χωρίον ὡς εἶναι Αἰγύπτου, ἀλλ' ὅσον τε ἡμερέων τεσσέρων ἀναπλόου ἐστὶ στενὴ Αἴγυπτος, εὐοῦσα πεδιάς μὲν γῆ, στάδιοι δὲ μάλιστα ἐδόκεόν μοι εἶναι, τῇ στενιότατόν ἐστὶ, δηκοσίων οὐ πλέους ἐκ τοῦ Ἀραβίου ὄρεος ἐς τὸ Λιβυκὸν καλεόμενον · τὸ δὲ ἐντεῦθεν αὐτὶς εὐρεῖα Αἴγυπτος ἐστὶ.

29. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 97.

30. En plus des codes typographiques précédents, nous utilisons différents soulignements pour mettre en évidence les ressemblances et rapprochements littéraires possibles entre l'emprunt et sa source.

Ar., *or.* 36, 52: Νῦν δέ φησι μὲν ὡς παίζειν
αὐτῷ δοκοίη ὁ γραμματιστής.

Hdt, II, 28: [...] οὐδεὶς ὑπέσχετο εἰδέναι, εἰ
μὴ ἐν Αἰγύπτῳ ἐν Σαῖ πόλι ὁ γραμματιστής
τῶν ἱρῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίης. Οὗτος δ'
ἔμοιγε παίζειν ἐδόκεε, φάμενος εἰδέναι
ἀτρεκέως.

Dans ces deux passages au discours indirect, Aristide reformule certes les déclarations d'Hérodote, mais il incorpore dans son énoncé nombre de mots, de formules ou de tournures qui font un écho précis au texte hérodotéen. De même, dans le second extrait, Aristide reprend très précisément la phrase d'Hérodote, à laquelle il fait uniquement subir quelques changements syntaxiques induits par l'énonciation au discours indirect: le pronom de troisième personne αὐτῷ se substitue à celui de première personne ἔμοιγε; le verbe à l'imparfait ἐδόκεε passe à l'optatif oblique δοκοίη. On ne peut donc parler ici de citation, car les segments repris ne sont pas contigus dans la source et la langue est celle de la κοινή, mais ces cas intermédiaires constituent une catégorie intertextuelle indépendante et spécifique, que l'on pourrait qualifier d'adaptations à la manière d'un centon. Un dénominateur commun se laisse néanmoins repérer entre ces deux passages, qui différencie en même temps ces derniers des autres emprunts faits par Aristide: la conjonction de subordination ὡς, qui, présente ici uniquement, semble marquer au sein de l'*oratio obliqua* un degré de proximité particulier avec le texte auquel se réfère l'auteur.

Inversement, il est un passage où Aristide exhibe une fausse citation, qu'il a reconstruite à partir d'une démarche paraphrastique et résomptive pour les besoins de sa démonstration:

[...] ὥστε [...] **τόδε μὲν ἤκουσα τοῦ γραμματιστοῦ γράψαι** [...]

[...] si bien qu'il écrit: «Voici ce que j'ai entendu d'un érudit» [...] ³¹

Au lieu d'une proposition infinitive, le verbe γράψαι introduit ici, sans conjonction de subordination, une proposition dans laquelle le surgissement de la première personne du singulier (ἤκουσα) invite à envisager une situation d'énonciation différente de celle du discours-cadre et à considérer qu'il y a ici reproduction d'un segment d'Hérodote. Toutefois, cette formulation précise ne se rencontre en aucun endroit du texte de l'historien, et Aristide semble avoir fabriqué une citation fictive afin de raccourcir sa démonstration et la rendre plus fulgurante. En effet, dans ce passage, il cherche à souligner une contradiction dans la démarche d'Hérodote, lequel tout à la fois déclare que personne n'a été capable de lui parler des sources du Nil, mais rapporte ce qu'un lettré de Saïs lui a raconté à propos d'Éléphantine.

31. Aristide, *Discours égyptien* (*or.* 36), 51.

Or, l'historien déclare bien s'appuyer sur un tel récit oral, mais il ne recourt pas à la formulation exhibée par Aristide sur un mode de discours direct citationnel³².

Les allusions

Enfin, Aristide fait quelquefois allusion à des théories, des déclarations antérieures ou des idées reçues et bien connues, mais sans que cet emprunt prenne la forme d'un discours rapporté, du type « Un tel a dit que... ». Ainsi agit-il en particulier à deux reprises dans sa péroration, lorsque, dissertant sur la divinité du Nil, le sophiste évoque d'autres particularités du fleuve ou de l'Égypte qui tendent à suggérer une spécificité absolue de ce fleuve :

[...] Τί γὰρ δὴ ποτ', εἰ βούλει, μόνος ποταμῶν αὔρας οὐκ ἀφίησι;

Pourquoi donc, si tu veux bien, est-ce le seul fleuve à ne pas émettre de brises³³?

Ὡς δὲ καὶ σεισμοῖς καὶ λοιμοῖς καὶ τοῖς ἐξ οὐρανοῦ κατακλυσμοῖς ἀνάλωτος ἡ χώρα δι' αὐτόν ἐστιν οὐδὲ τοὺς πρὸ ἡμῶν Ἑλλήνας ἔλαθεν.

Et que ce soit grâce à lui [sc. le Nil] que le pays [sc. l'Égypte] n'est ravagé ni par des tremblements de terre, ni par des pestes, ni par des déluges célestes, cela n'a pas échappé non plus aux Grecs d'avant notre époque³⁴.

Rien ne signale ici l'emprunt : Aristide présente au contraire ces faits comme des évidences, des vérités bien connues de tous sur lesquelles il n'est pas utile de s'arrêter. Pourtant, il est probable que c'est la lecture d'Hérodote qui lui a fait se rappeler, sinon découvrir ces deux caractéristiques supplémentaires du Nil, que l'historien rapporte respectivement aux § 19 et 77 de son livre II³⁵. Nous sommes donc ici face à un cas-limite, puisque l'emprunt est évident – ne serait-ce qu'à des idées reçues se propageant de bouche à oreille – mais que rien ne le signale ni ne le distingue du discours-cadre, pas même un simple λέγουσι ou φασίν, « on raconte que... ».

Statut et fonction de l'emprunt

Sans prétendre dresser ici une typologie *ex cathedra* qui soit immuable et permette de rendre compte dans l'absolu de tous les emprunts possibles, nous voudrions essayer

32. Cf. Hérodote, II, 28 : [...] Τοῦ δὲ Νεῖλου τὰς πηγὰς οὕτε Αἰγυπτίων οὕτε Λιβύων οὕτε Ἑλλήνων τῶν ἐμοὶ ἀπικομένων ἐς λόγους οὐδεὶς ὑπέσχετο εἰδέναι, εἰ μὴ ἐν Αἰγύπτῳ ἐν Σαΐ πόλι ὁ γραμματιστὴς τῶν ἱρῶν χρημάτων τῆς Ἀθηναίης. [...] Ἔλεγε δὲ ὥδε [...].

33. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 114.

34. *Ibid.*, 125.

35. La seconde particularité a été souvent énoncée dans la littérature grecque; outre Hérodote, cf. notamment Eschyle, *Suppliants*, 561; Platon, *Timée*, 22 e; Isocrate, *Busiris*, 12-14.

de distinguer et de circonscrire quelques sous-catégories d'emprunts, non plus du point de vue de leur forme, mais de celui de la fonction qu'ils occupent et de la finalité à laquelle ils répondent dans la stratégie discursive de l'auteur qui s'y livre. De fait, selon les types de texte et les intentions de l'auteur, la pratique de l'emprunt est susceptible de répondre à des enjeux variés. Dans le *Discours égyptien*, trois fonctions, inégalement réparties et représentées, semblent pouvoir être mises en évidence.

L'emprunt-ornementation

Il importe de reconnaître en premier lieu qu'un emprunt peut revêtir un enjeu purement esthétique : il vise à orner le discours, à l'instar d'une figure de style qui n'apporterait pas de complément de sens, mais procéderait uniquement d'un désir de variation et de raffinement. La citation homérique non signalée, que nous avons déjà lue précédemment, ne répond pas à une autre finalité :

Ἄλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι, Ἐφόρου δὲ τοῦ φιλοσόφου καὶ σοφοῦ κόσμον ἄεισον, ᾧ κεκόσμηκεν ἄνθρωπος αὐτόν τε καὶ τὴν συγγραφὴν.

« Mais allons donc, change de sujet », et « chante la beauté » d'Éphore, philosophe et sage, dont l'homme [sc. Hérodote] a embelli son ouvrage et lui-même³⁶.

L'emprunt n'entretient ici aucun rapport avec le propos d'Aristide, qui n'avait pas fondamentalement besoin de cette citation homérique pour élaborer sa transition, mais il embellit son discours d'une sorte de jeu littéraire, d'agrément d'esthète ou d'érudit : il procède sans doute d'une volonté d'adresser un clin d'œil culturel à son lecteur, et d'établir avec celui-ci une connivence intellectuelle. C'est pour cette raison que le sophiste ne signale même pas l'existence d'un emprunt, qui intervient comme une pure ornementation, une floriture stylistique que son lecteur, qui a appris Homère à l'école comme tout homme cultivé, aura sans doute lui aussi plaisir à reconnaître.

De l'emprunt-illustration à l'emprunt-argumentation

D'autres fois, la référence intertextuelle peut entretenir un rapport plus étroit avec les propos du locuteur et intervenir comme leur illustration. Quand l'auteur suit une démarche argumentative, cette illustration peut même être hissée au rang d'argument d'autorité, comme le stipulait déjà Aristote dans sa *Rhétorique* : un auteur peut exhiber un ou plusieurs « témoignages anciens » pour prouver le bien-fondé de ce qu'il dit ou écrit³⁷.

36. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 64 : *Odyssée*, VIII, 492.

37. Cf. *Rhétorique*, I, 15, 1375 b 28-76 a 7.

C'est ainsi que procède par exemple Aristide tout au long de son discours *Sur la remarque en passant*, en collectant maints extraits littéraires pour attester qu'il n'est pas malséant de parler de soi-même de façon élogieuse³⁸. Et c'est à une démarche similaire que répondent dans notre texte quelques références intertextuelles, peu nombreuses, comme lorsque notre sophiste convoque la formule homérique qui fait de Zeus « le père des hommes et des dieux », pour prouver la filiation divine du Nil³⁹, ou lorsqu'il précise, dans une proposition subordonnée incidente, que c'est sur la foi d'Hérodote lui-même qu'il évoque le voyage de ce dernier jusqu'à Éléphantine :

Εἰ τοίνυν Ἡρόδοτος εἰς Ἐλεφαντίνην ποθ' ἦκεν, ὥσπερ εἶρηκεν, [...]

Donc, si Hérodote est jamais allé à Éléphantine, comme il l'a dit, [...]⁴⁰

Dans chacun de ces deux cas, toutefois, le statut d'argument d'autorité est quelque peu détourné et biaisé, dans la mesure où il s'agit de convaincre respectivement Homère et Hérodote de contradiction, au sein de la démarche réfutative qui est celle de notre sophiste.

L'emprunt-dissertation

Mais dans le cas précis du *Discours égyptien*, la grande majorité des emprunts revêt un statut différent : loin de venir illustrer, comme des ajouts extérieurs, différents points d'une chaîne discursive autonome et indépendante, ils constituent par eux-mêmes le tissu discursif et structurent la progression de l'exposé. De fait, ce statut spécifique découle logiquement de la démarche même d'Aristide, dont l'objectif est de recenser et réfuter tour à tour les théories élaborées pour expliquer la crue du Nil. La pratique de l'emprunt constitue donc le cœur du discours, son objet intrinsèque, comme le fait apparaître clairement la structure du texte : chaque partie du *Discours égyptien* est consacrée à une théorie particulière, et débute par une présentation de celle-ci, qui s'appuie sur un emprunt. Il n'est qu'à observer les transitions entre chaque partie pour s'en rendre compte :

Ἀνάγκη δ' ἐνίων μνησθῆναι καὶ ὧν Ἡρόδοτος ἀντιλέγων ἐλέγχει, πρῶτον μὲν ὅτι οὐχ οἱ ἐτησῖαι τὸ ρεῦμα ἀνακόπτοντες ποιοῦσι τὴν ἐπὶ κλυσιν.

Il faut rappeler quelques théories, y compris parmi celles auxquelles Hérodote s'oppose pour les réfuter, en premier lieu le fait que ce ne sont pas les vents étiens qui, en faisant obstacle, provoquent la crue⁴¹.

38. Cf. or. 28. Sur ce discours, cf. notamment Quet 1993 et Pernot 1998.

39. Cf. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 104 sq., cités *supra*.

40. *Ibid.*, 51.

41. *Ibid.*, 3.

Ἔτερον δ' ἐξεταστέον ἄνδρα τε καὶ λόγον, ὅς φησιν · [...]

Mais il faut examiner un autre auteur et une autre opinion, qui dit : [...]⁴²

Ἵωμεν δὲ ἐπὶ τὴν τῶν πολλῶν δόξαν ἤδη καὶ τοὺς χαρίεντας τοὺς πεποιηκότας αὐτὴν, οἳ φασιν ὕειν περὶ τοὺς ἄνω τόπους, ὅταν ὥσιν ἐτησίαι, καὶ τὰ νέφη παρ' ἡμῶν ἐλαυνόμενα ἐκεῖ καταρρήγνυσθαι, ἐκ δὲ τῶν ὄμβρων τὸν Νεῖλον πληρούμενον εἰκότως μείζω τοῦ θέρους ἢ τοῦ χειμῶνος εἶναι.

Passons à présent à l'opinion de la majorité et aux habiles gens qui l'ont élaborée, lesquels affirment qu'il pleut dans les régions du Sud lorsqu'il y a les vents étésiens, que les nuages qui sont poussés depuis chez nous éclatent là-bas, et que c'est vraisemblablement parce qu'il est rempli sous l'effet des pluies que le Nil est plus haut en été qu'en hiver⁴³.

Ἵνα δὲ καὶ τὴν Ἡροδότου γνώμην μὴ παντάπασιν ἀτιμάσωμεν ὥς δὴ τὸ παράπαν οὐδ' ἀντειπεῖν ἄξιον, φέρε σκεψώμεθα ἃ κἀκείνῳ περὶ τούτων δοκεῖ. Φησὶ δ(ε)...

Afin de ne pas traiter avec un total mépris même l'opinion d'Hérodote, comme si elle était totalement indigne de réfutation, allons, examinons ce qu'il lui semble de ces questions. Il affirme [...]⁴⁴

Ἄλλ' ἄγε δὴ μετὰβηθι, Ἐφόρου δὲ τοῦ φιλοσόφου καὶ σοφοῦ κόσμον ἄεισον, ᾧ κεκόσμηκεν ἀνὴρ αὐτόν τε καὶ τὴν συγγραφὴν.

« Mais allons donc, change de sujet », et « chante la beauté » d'Éphore, philosophe et sage, dont l'homme [sc. Hérodote] a embelli son ouvrage et lui-même⁴⁵.

Τοσαῦτα δὲ ἡμῖν καὶ πρὸς τὴν Ἐφόρου σοφίαν καὶ γνώμην καινὴν εἰρήσθω, ὅτι καὶ μόνος ἦφθαί φησιν τῆς ἀληθείας. Ἦσθην δὲ θαλάττῃ γλυκεῖα Λιβύης ἐπέκεινα εἴσω ῥεοῦσῃ διὰ τοὺς ἐτησίας καὶ ταύτης καὶ κροκοδείλοις καὶ μύθοις Μασσαλιωτικοῖς ἀντὶ τῶν Συβαριτικῶν. Εἰ γὰρ μὴ συνίης, ὧ χαριέστατε Εὐθύμενες – εἰ ταῦτ' ἀληθὴ Ἐφορος λέγει σοὶ φάσκων δοκεῖν – , ὅτι οὐ λύεις ἀπορίαν, ἀλλὰ κινεῖς μείζω καὶ ἀτοπωτέραν τῆς ἐξ ἀρχῆς [...].

Voilà tout ce que nous avons à dire en réponse à la sagesse et à la théorie innovante d'Éphore, puisqu'il affirme même être le seul à avoir atteint la vérité. Mais j'ai été charmé par la mer d'eau douce au-delà de la Libye qui coulerait vers l'intérieur à cause des vents étésiens, par ses crocodiles et par les récits marseillais à son sujet, au lieu de ceux des Sybarites. Car si tu ne comprends pas, très cher Euthyménès – si Éphore dit vrai en exprimant ton avis –, que tu ne résous pas la difficulté, mais en génères une plus grande et plus insolite que celle qui existait à l'origine [...]⁴⁶.

42. *Ibid.*, 13.

43. *Ibid.*, 19.

44. *Ibid.*, 41.

45. *Ibid.*, 64.

46. *Ibid.*, 85. La théorie d'Euthyménès est difficile à reconstituer précisément, car en dehors de cet emprunt qui procède par allusion et sous-entendu, aucun autre passage des textes anciens ne

Ἐτέρου δ' εἴρηται λόγος μικτός. [...] Φησὶ δὲ ταύτας [τὰς τοῦ Νείλου πηγὰς] καομένας τοῦ θέρους ἔλκειν ἐφ' αὐτὰς τὸ πλησίον ὑγρὸν καὶ συνιόντος ὕδατος πολλοῦ πληροῦσθαι, καὶ τοῦτ' εἶναι τοῦ ποταμοῦ τὴν ἀνάβασιν.

Un autre a prononcé une explication hétéroclite. Il affirme que celles-ci [sc. les sources du Nil], du fait qu'elles sont chauffées en été, attirent à elles l'humidité qui est à proximité et se remplissent d'une grande quantité d'eau amassée, et qu'alors se produit la montée du niveau du fleuve⁴⁷.

Aristide passe donc d'une théorie à l'autre, d'un emprunt à l'autre, et ces derniers constituent le support même de son exposé et de sa réflexion, car ils véhiculent intégralement la matière du discours aristidien, qui s'appuie systématiquement sur une référence intertextuelle. Pour utiliser une terminologie rhétorique, on dirait que ces emprunts constituent les κεφάλαια du texte.

Ceci permet d'expliquer pourquoi les mentions intertextuelles prennent essentiellement la forme de reformulations paraphrastiques et synthétiques : ce qu'Aristide souhaite emprunter ici, ce sont avant tout les idées, et non les mots. Si seules les sources poétiques sont citées de manière littérale, c'est sans doute en raison de l'habitude scolaire d'apprendre par cœur des vers, de la prégnance du schéma métrique, qui s'impose automatiquement sous cette forme à l'esprit de l'auteur, et aussi, peut-être, en raison du caractère plus condensé de l'expression versifiée, qui offre d'emblée une énonciation plus synthétique que les textes en prose.

Pour preuve du caractère prioritaire accordé au fond sur la forme, aux idées sur les mots des sources examinées, Aristide se fait à plusieurs reprises exégète, manifestant un souci de clarté qui l'amène à reformuler, selon une démarche très pédagogique, la théorie précédemment exposée. Après avoir rapporté l'opinion de Démocrite selon laquelle la crue proviendrait de pluies abondantes dans le sud durant l'été, il décrit ainsi dans une digression, qui s'apparente à un *excursus* didactique, le processus général d'écoulement des eaux d'un fleuve et de crue – l'augmentation du niveau de l'eau est progressive sur toute la distance et invisible à l'œil – puis il reformule la théorie qu'il combattrait ensuite afin de la mettre en relation avec ce qu'il vient de dire et de faire bien comprendre au lecteur les implications de la théorie :

Πρὸς δὴ τί τοῦτο λέγω; Ὅτι φασὶν ὥσπερ παρ' ἡμῖν ποταμοὺς ἐκ τῶν ὀμβρῶν τοῦ χειμῶνος αὔξεσθαι, οὕτω τὸν Νεῖλον τοῦ θέρους ἐκ τῶν ὀμβρῶν.

formule, à notre connaissance, sa théorie. Si Sénèque y faisait référence, ce fut dans la partie perdue de son livre, car il n'y en a pas mention dans ce que nous en lisons encore. Ce passage ne figure même pas dans la section des *FGRH* consacrée à Euthyménès (n° 243).

47. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 97. Comme on l'a précisé plus haut, la paternité de cette théorie revient à Diogène d'Apollonie.

« Dans quelle intention dis-je cela ? Parce qu'ils affirment que tout comme les fleuves chez nous augmentent en hiver sous l'effet des pluies, il en va de même du Nil en été sous l'effet des pluies »⁴⁸.

Voilà donc reformulée de la façon la plus simple et la plus directement accessible la théorie de Démocrite. Il en va de même lorsque le sophiste aborde le cas d'Hérodote. La toute première paraphrase synthétique de la théorie hérodotéenne est aussitôt suivie d'une reformulation à valeur didactique, qui met en évidence l'originalité de cette théorie :

Ἦστι δὲ τοῦτο οὐκ εἰπεῖν πῶς ὁ Νεῖλος αὖξεται, ἀλλὰ πῶς μειοῦται συμπλάσαι.

Cela consiste non pas à dire pourquoi le Nil s'accroît, mais à imaginer pourquoi il diminue⁴⁹.

Ainsi, la pratique de l'emprunt constitue finalement le cœur et l'essence même du *Discours égyptien*, car le sophiste conçoit son traité moins comme l'exposé d'un raisonnement scientifique autonome faisant occasionnellement appel à l'opinion d'autrui – selon le principe de l'emprunt-illustration décrit plus haut – que comme un exercice de critique textuelle procédant par réfutation successive des auteurs ayant émis un avis sur le sujet.

En fin de compte, par sa nature doxographique, le *Discours égyptien* fait beaucoup penser à un travail de philologue, dont la finalité réside en un examen critique des diverses sources disponibles sur un sujet donné. La dissertation se clôt d'ailleurs sur une récapitulation très scolaire dans laquelle le sophiste rappelle les opinions relatées et combattues, ainsi que les arguments avancés⁵⁰. Dans cette perspective, les emprunts effectués tout au long du texte sont utilisés comme des supports de réflexion, sur lesquels le sophiste fait porter ses exégèses, commentaires, explications et réfutations. Ils sont en quelque sorte à l'opposé des arguments d'autorité, puisque, loin de venir créditer un discours indépendant, ils subissent au contraire le poids de la critique d'Aristide, lequel cherche à convaincre les auteurs qu'il examine d'« erreur » et de « mensonge ». Cette condamnation est explicite et sans appel à propos d'Éphore :

Καὶ μὴν ὅτι γ' οὐδ' ἄλλως ἀληθῆ λέγει ταύτη τῇ προφάσει καταχρώμενος ῥάδιον γινῶναι.

En vérité, le fait qu'il ne mente pas autrement en recourant à cette explication, cela est aisé à savoir⁵¹.

48. *Ibid.*, 21.

49. *Ibid.*, 41.

50. *Ibid.*, 100-103.

51. *Ibid.*, 76.

[...] καίτοι τοσοῦτόν γε ψεύδεται, εἰπὼν μὴ δεῖν ἄλλοθι ζητεῖν, μὴ γὰρ εἶναι ταῦτόν.
[...] cependant, il ment du moins pour autant qu'il affirme qu'il ne faut pas chercher
[ce phénomène] ailleurs, car il n'est pas le même⁵².

Le jugement porté sur Hérodote est moins sévère, car, si Aristide relève chez lui également des « erreurs »⁵³, une démarche inappropriée⁵⁴, et même des mensonges⁵⁵, il précise néanmoins que l'historien n'a pas rapporté que des mensonges⁵⁶, et il proteste à plusieurs reprises du respect qu'il éprouve à l'endroit de son illustre prédécesseur :

“Ἴνα δὲ καὶ τὴν Ἡροδότου γνῶμην μὴ παντάπασιν ἀτιμάσωμεν ὥς δὴ τὸ παράπαν οὐδ' ἀντειπεῖν ἄξιον, φέρε σκεψώμεθα ἃ κακείνῳ περὶ τούτων δοκεῖ.

Afin de ne pas traiter avec un total mépris même l'opinion d'Hérodote, comme si elle était totalement indigne de réfutation, allons, examinons ce qu'il lui semble de ces questions⁵⁷.

Καὶ ταῦτ' οὐχ ἵν' Ἡροδότῳ πρὸς ἀηδίαν ἐπιτιμήσω διεξηλθόν – οὔτε γὰρ ἄλλως τῶν ἡσκηκότων ἔγωγε τὸ τοιοῦτον, ἀλλ' οὐδὲ τοῖς ποιούσι συγχαίρω, Ἡροδότῳ τε καὶ αὐτοῦ τοῦ ἔρωτος χάρις, ὃν ἡμῖν πρῶτος ἐνέβαλεν Αἰγύπτου, καὶ τᾶλλα, φασὶν οἱ παρρησιαζόμενοι, φίλος ἀνὴρ –, ἀλλ' οὕτω περὶ τούτων τάληθες εἴρηται.

Et cet exposé, ce n'est pas pour faire prendre Hérodote en aversion que je l'ai fait – de fait, je ne suis pas de ceux qui s'adonnent à une telle pratique, et je ne rends pas grâce non plus à ceux qui le font, et en particulier je sais gré à Hérodote de l'amour même que, le premier, il nous a inspiré pour l'Égypte, « pour le reste », disent ceux qui parlent avec franchise, « l'homme est un ami » –, mais la vérité à ce sujet n'a pas encore été dite⁵⁸.

D'ailleurs, il n'est qu'à voir la place centrale qu'occupe Hérodote dans le *Discours égyptien* pour s'apercevoir que l'historien bénéficie d'un traitement de faveur : non seulement la réfutation de sa théorie est la plus longuement développée⁵⁹, mais il apparaît comme le point nodal de la discussion sur la crue du Nil, puisque c'est

52. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 82.

53. *Ibid.*, 46 : [...] ὀλίγα τῶν ἀληθῶν εἰρηκέναι κινδυνεύει ; 47 : "Ἡ τᾶλλα ἂν τις ἐλέγχῃ τῶν ἐκείνου [...].

54. *Ibid.*, 48 : Εἰ δὲ δεῖ κατ' αὐτόν Ἡρόδοτον καὶ παρεξελθεῖν ψυχαγωγίας ἔνεκα καὶ μὴ δέον [...].

55. *Ibid.*, 52.

56. *Ibid.*, 54 : Οὐ μὴν ἅπαν ψεῦδος τὸ εἰρημένον [...].

57. *Ibid.*, 41.

58. *Ibid.*, 57.

59. *Ibid.*, 41-63.

par rapport à lui que sont situées les trois premières théories, regroupées comme dans une catégorie d'antiquités pré-hérodotéennes⁶⁰. Il y eut donc un avant et un après Hérodote.

L'ensemble de ces considérations sur l'emprunt conduit à une interrogation d'ordre plus littéraire, sur les enjeux de la composition du *Discours égyptien*. Ainsi que nous avons essayé de le montrer, la pratique de l'emprunt constitue la colonne vertébrale du texte : elle sert à rapporter successivement, selon une démarche et une organisation très doxographiques et didactiques, les différentes théories proposées pour expliquer la crue du Nil, lesquelles passent toutes au crible de l'analyse critique aristidienne.

Cependant, un point essentiel mérite d'être souligné : après avoir réfuté tour à tour toutes les théories en présence, Aristide ne propose aucune explication personnelle du phénomène⁶¹. Au contraire, et en dépit de ce qu'il annonçait dans le préambule lorsqu'il écrivait ne pouvoir « résoudre » qu'une « seule petite question »⁶², il conclut implicitement à l'impossibilité de produire une explication valable, en se bornant à reconnaître finalement une spécificité du Nil :

Ἄλλὰ γὰρ κινδυνεύει, ὅπερ καὶ μικρῶ πρόσθεν εἶπον, ἴδιον τὸ τοῦ Νείλου πρᾶγμα καὶ τελέως ἀποκεχωρηκὸς εἶναι τῶν ἄλλων ποταμῶν.

Mais il y a des chances, ainsi que je l'ai justement dit peu auparavant, que le cas du Nil soit singulier et totalement à part de celui des autres fleuves⁶³.

Dans un saisissant effet de boucle, la discussion scientifique s'achève donc par un retour au point de départ, sanctionnant définitivement le constat empirique après avoir annihilé la portée d'une recherche étiologique. C'est la raison pour laquelle le *Discours égyptien* se clôt sur une envolée épидictique dans laquelle le sophiste célèbre la divinité du Nil⁶⁴ : la tonalité rhétorique de cet épilogue supprime la discussion scientifique, comme si l'aporie à laquelle celle-ci aboutit ne laissait finalement la place, pour parler du Nil, qu'à des paroles de célébration mystique. Dès lors, il convient de réviser la qualification de « traité » qui peut être apposée *a priori* à cette composition, laquelle répond finalement à une finalité non pas scientifique, mais bel et bien rhétorique : Aristide se livre ici à une sorte de jeu

60. *Ibid.*, 3 : Ἀνάγκη δ' ἐνίων μνησθῆναι καὶ ὦν Ἡρόδοτος ἀντιλέγων ἐλέγχει [...].

61. On ignore ce qu'il en était pour Sénèque, puisque la fin du livre IV de ses *Questions naturelles* est perdue.

62. Aristide, *Discours égyptien* (or. 36), 2 : τὸ ἔν τε καὶ μικρὸν ἐρώτημα ἐπιλύσαι.

63. *Ibid.*, 114.

64. *Ibid.*, 114-125.

érudit, il se plaît à effectuer un parcours dans la littérature ancienne, à jouer avec des morceaux empruntés, à démonter et réfuter grâce aux outils de la rhétorique la pertinence des déclarations antérieures. Il hisse donc en quelque sorte au rang d'une composition littéraire l'exercice scolaire de la réfutation. Si les rhéteurs apprenaient à leurs étudiants les techniques permettant de réfuter et d'invalider une assertion⁶⁵, Aristide en reprend dans le *Discours égyptien* la démarche et les principes, mais il étend cet exercice à l'échelle d'un discours complet en appliquant successivement le mode de raisonnement à plusieurs assertions.

Sous cet angle, le *Discours égyptien* apparaît donc bien moins atypique qu'il ne semblait de prime abord, dans la mesure où, ce faisant, le sophiste ne fait pas œuvre de scientifique, mais plutôt d'homme de lettres, lequel, conformément au goût de l'époque, manipule la culture dans laquelle il est immergé, s'amusant avec elle. Ou bien pourrait-on dire qu'il joue momentanément au scientifique, qu'il feint de se parer d'un tel masque tout au long de son exposé, dont le contenu est effectivement, il faut le reconnaître, très technique, mais tout cela dans l'unique but de renforcer d'autant la parole épictique finale, en la montrant comme seule possible et véridique, et en la dotant ainsi d'une aura mystique en adéquation avec la nature du Nil⁶⁶.

Fabrice ROBERT

Université de Paris Ouest – Nanterre – La Défense
Équipe THEMAM

65. Cf. la section consacrée à cet exercice dans les différents traités ou recueils de *Progymnasmata* qui nous sont parvenus : Pseudo-Hermogène, 5 ; Ælius Théon, 17 ; Aphthonios, 5 ; Libanios, 5.

66. À propos des méthodes et des pratiques de l'éloge, nous renvoyons à l'ouvrage incontournable de Pernot 1993, qui mentionne fort peu le *Discours égyptien* d'Aristide, mais signale toutefois que la dernière partie de ce discours est « aux confins de l'éloge et de la paradoxographie » (Pernot 1993, 535, n. 230). Ce faible nombre de mentions semble pouvoir être imputé à la fois au fait que l'éloge, dissimulé à la fin d'un exposé de tonalité scientifique, ne semble pas prégnant dans la composition de l'œuvre – la dimension épictique ne préside donc pas à l'*inuentio* et à la *dispositio* de l'ensemble du texte – ainsi qu'au fait que le savant choisit, dans la vaste catégorie des éloges de lieux, de se focaliser essentiellement sur les éloges de villes, qui ont été conservés en plus grand nombre. Or, n'importe quel lieu pouvait faire l'objet d'un éloge, un fleuve aussi bien qu'une ville ou une île, ainsi que nous l'apprennent les théoriciens anciens, tel Ménandros. Quoiqu'ils présentent *a priori* une structure et une physionomie très différentes, le *Discours égyptien* mériterait d'ailleurs peut-être d'être mis en parallèle avec deux autres discours du corpus aristidien, tous deux consacrés à des éloges de petits lieux en rapport avec l'eau : le discours *En l'honneur du puits dans le sanctuaire d'Asclépios* (or. 39) et le *Panegyrique pour l'eau à Pergame* (or. 53), dont seul l'exorde est malheureusement conservé. Mais ce serait là l'objet d'une enquête ultérieure indépendante, car ce questionnement nous éloignerait de la question des emprunts.

Références bibliographiques

Auteurs anciens

- BEHR C.A. (1981-1986), *P. Ælius Aristides. The Complete Works. Translated into English*, Leyde, E.J. Brill, 2 vol.
- KEIL B. (1898), *Ælii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia*, vol. II (or. XVII-LIII), Berlin, Weidmann.
- LENZ F.W., BEHR C.A. (1976-1980), *P. Ælii Aristidis opera quae exstant omnia*, vol. I (or. I-XVI), Leyde, E.J. Brill.
- ROBERT F. (2012), *Les œuvres perdues d'Ælius Aristide: fragments et témoignages. Édition, traduction et commentaire*, Paris, De Boccard (De l'archéologie à l'histoire).
- SÉNÈQUE (Desrugillers-Billard 2008), *Questions naturelles*, N. Desrugillers-Billard (éd.), E. Greslou (trad.), Clermont-Ferrand, Éditions Paleo (La Bibliothèque de l'Antiquité).

Études

- BEHR C.A. (1968), *Ælius Aristides and the Sacred Tales*, Amsterdam, Adolf M. Hakkert.
- BOULANGER A. (1923), *Ælius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au II^e siècle de notre ère*, Paris, de Boccard (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome; 126).
- COMPAGNON A. (1979), *La seconde main ou le travail de la citation*, Paris, Éditions du Seuil.
- DARBO-PESCHANSKI C. (2004), *La citation dans l'Antiquité* (Actes du colloque du PARSA, 6-8 novembre 2002), C. Darbo-Peschanski (éd.), Grenoble, J. Millon (Horos).
- DE VIVO A., SPINA L. (1992), « *Come dice il poeta...* ». *Percorsi greci e latini di parole poetiche*, Naples, Loffredo.
- DORANDI T. (2000), *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres (L'Âne d'or; 12).
- GENETTE G. (1982), *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éditions du Seuil (Poétique; 33 [= Points. Essais; 257 (1997)]).
- NICOLAS C. (2006), *Hôs ephat', dixerit quispiam, comme disait l'autre... Mécanismes de la citation et de la mention dans les langues de l'Antiquité*, C. Nicolas (éd.), Grenoble, Université Stendhal – Grenoble 3 (Recherches & Travaux. Hors-série; 15).
- PERNOT L. (1993), *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, Paris, Institut d'études augustiniennes (Collection des études augustiniennes. Série Antiquité; 137-138), 2 vol.
- PERNOT L. (1998), « *Periautologia. Problèmes et méthodes de l'éloge de soi-même dans la tradition éthique et rhétorique gréco-romaine* », *Revue des études grecques*, 111, p. 101-124.

- PERNOT L. (2002), « Les *Discours sacrés* d'Ælius Aristide entre médecine, religion et rhétorique », *Atti della Accademia Pontaniana*, 6, p. 369-383.
- PERNOT L. (2006), *L'ombre du tigre. Recherches sur la réception de Démosthène*, Naples, M. D'Auria.
- QUET M.-H. (1993), « Parler de soi pour louer son dieu : le cas d'Ælius Aristide », in *L'invention de l'autobiographie : d'Hésiode à saint Augustin* (Actes du deuxième colloque de l'équipe de recherche sur l'hellénisme post-classique, Paris, École normale supérieure, 14-16 juin 1990), M.-F. Baslez, P. Hoffmann et L. Pernot (éd.), Paris, Presses de l'École normale supérieure (Études de littérature ancienne ; 5), p. 211-251.
- REARDON B.P. (1971), *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres (Annales littéraires de l'université de Nantes ; 3).
- ROMILLY J. de (1985), « Les citations infidèles dans la Grèce antique », *Séance publique annuelle des Cinq Académies*, 25 octobre 1985, Paris, Palais de l'Institut (Institut ; 1985-12).